Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 45

Artikel: Lausanne, le 7 novembre 1868
Autor: Wullièmoz, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179961

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sixième année. N° 45. Samedi 7 Novembre 1868.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 7 novembre 1868.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la pièce de vers ci-après, lue à l'ouverture de la soirée dramatique et musicale, donnée à Yverdon le 24 octobre, au profit du monument de Pestalozzi et des confédérés inondés. Ces vers, que l'auteur a bien voulu nous autoriser à publier, révèlent chez lui un profond sentiment de sympathie pour les victimes du fléau, et donnent une description frappante de la scène. Prenant le genre imitatif, ils sont d'abord calmes comme les fraîches et fertiles vallées du Tessin l'étaient avant la débacle, puis deviennent ensuite puissants et impétueux comme le torrent qui bondit, entraîne et désole tout sur son passage. Les tableaux qu'ils retracent nous transportent, en imagination, sur le théâtre de tant de malheurs, et sont un bel et digne appel à la charité.

PROLOGUE

Le malheur plane sur le monde,
Tout ce qu'ici-bas l'homme fonde
Ne brille qu'un instant sous des cieux azurés ;
Aujourd'hui c'est son toît que la tempête emporte,
Demain la mort frappe à sa porte
Et vient croiser sans bruit deux rameaux de cyprès.

Partout la mort ! En vain, dans l'alpestre vallée,
Le pauvre laboureur disait à la veillée :
— Voici, mon petit champ ne peut m'être ravi !
C'est solide, je l'ai creusé dans le granit;
Que mon bétail périsse ou que mon chaume croule,
A moins que dans la nuit tout l'univers ne roule,
Ce champ que j'ai conquis me restera toujours ;
Son loyer grandissant soutiendra mes vieux jours ;
Un jour mes descendants assis sous cet ombrage,
De mes mourantes mains en feront l'héritage,
Jusqu'aux âges futurs ce champ peut les nourrir,
Le temps ni les larrons ne le sauraient ravir !

Ainsi disaient sans doute à l'ombre des églises
Les robustes enfants des vieilles ligues grises,
Les joyeux vendangeurs du doux val de Blénio,
Les pâtres de Maggia, les pêcheurs de Lugano,
Verzasca, tes bergers qu'on voit sous les fenêtres
Traire en paix leurs brebis sous la pourpre des hêtres
Les riverains des lacs, ceux qu'Isola-Bella,
Au lever du soleil salue au sein de l'onde,
Le six octobre, tous dans une paix profonde,
Avaient remis leurs biens à la garde de Dieu,
Sans songer à leur dire un éternel adieu.

O sanglante et funèbre aurore,
O nuit plus effroyable encore,
Qui jamais vous racontera ?
Adieu, riches moissons, adieu terre fertile.
Dans maint val pour jamais stérile,
Dans cinquante ans un peuple en pleurs vous cherchera !

Voici le fœhn ! Il va comme un coursier numide,
Toute feuille est séchée à son haleine aride,
Après un long voyage, haletant, du Sahara,
Il arrive, et malheur à ceux qu'il atteindra !
Vertes forêts, glaciers, blancs nevés tout s'écroule,
Des épaules des monts flots et rochers tout roule.
Un déluge effrayant plonge dans les vallons,
Fait sauter les chemins, emporte tous les ponts.
Aux ruines d'en haut celles d'en bas répondent,
Adige, Rhône et Rhin, Reuss et Tessin confondent,
Dans un tonnerre affreux leurs rires de taureaux,
Et bientôt tout périt dans l'abîme des eaux.
Ici c'est un village emporté qui s'enfonce,
Là c'est le cri de mort d'une voix sans réponse,
Là c'est le hurlement d'un chien qui va périr,
Là c'est un vieux clocher qui penche et va mourir.
Mais que fait l'homme ? — Hélas ! pris à la gorge, l'homme
A ce débordement des eaux répondit comme
Répondit le blessé français de Waterloo ;
Voyant venir Blücher il dit : Oh ! ils sont trop !
Puis, le sang dans la bouche, il inclina la tête,
Terrible Mont St-Jean, sous ta lugubre fête !
Quand on parcourt à pied la sinistre vallée
Où Goldau disparut dans une nuit (l'année,
Nous la pleurons encore), un frisson vous saisit,
Une herbe rare y croît, des rocs nus, le moisi
Tachent ce sol hideux qui recouvre un village,
C'est plus affreux qu'un champ de bataille, un carnage,
Pompéï, ville morte aussi, vous fait moins mal,
Au pied de ce Rossberg sauvage et colossal
On se dit : pourquoi donc ce pauvre peuple agreste
N'a-t-il pu de sa vie ici finir le reste,
Dieu serait-il jaloux des pauvres ? Philémon
En temple vit pourtant transformer sa maison.

. . . . . .

Pauvres genévriers qui poussez sur la pierre
Votre baie à Goldau doit être bien amère !

Mais Suisse, ô ma noble patrie !
Le ciel éprouve ceux qu'il aime, tu le sais ;
De l'orage qui t'a pâlie
Un jour tu sortiras plus grande que jamais !

A Morgarten jadis, alors que ta bannière
Dans les combats flottait pour la première fois,
Tous les bannis de Schwytz repoussés par leur mère
Combattaient pour tes saintes lois.

Aujourd'hui tes bandits, tes voleurs, tes faussaires
Au fond de leurs prisons sont émus de tes pleurs,
Ils donnent leur obole à leurs malheureux frères,
Ta misère a changé leurs cœurs.

De la fraternité magnifique modèle,
Terre d'espoirs riants, d'amour et de pardon,
De tes calamités tu renaîtras plus belle
Que l'olivier du Parthénon !

Yverdon, 24 octobre. C. Wulliemoz.